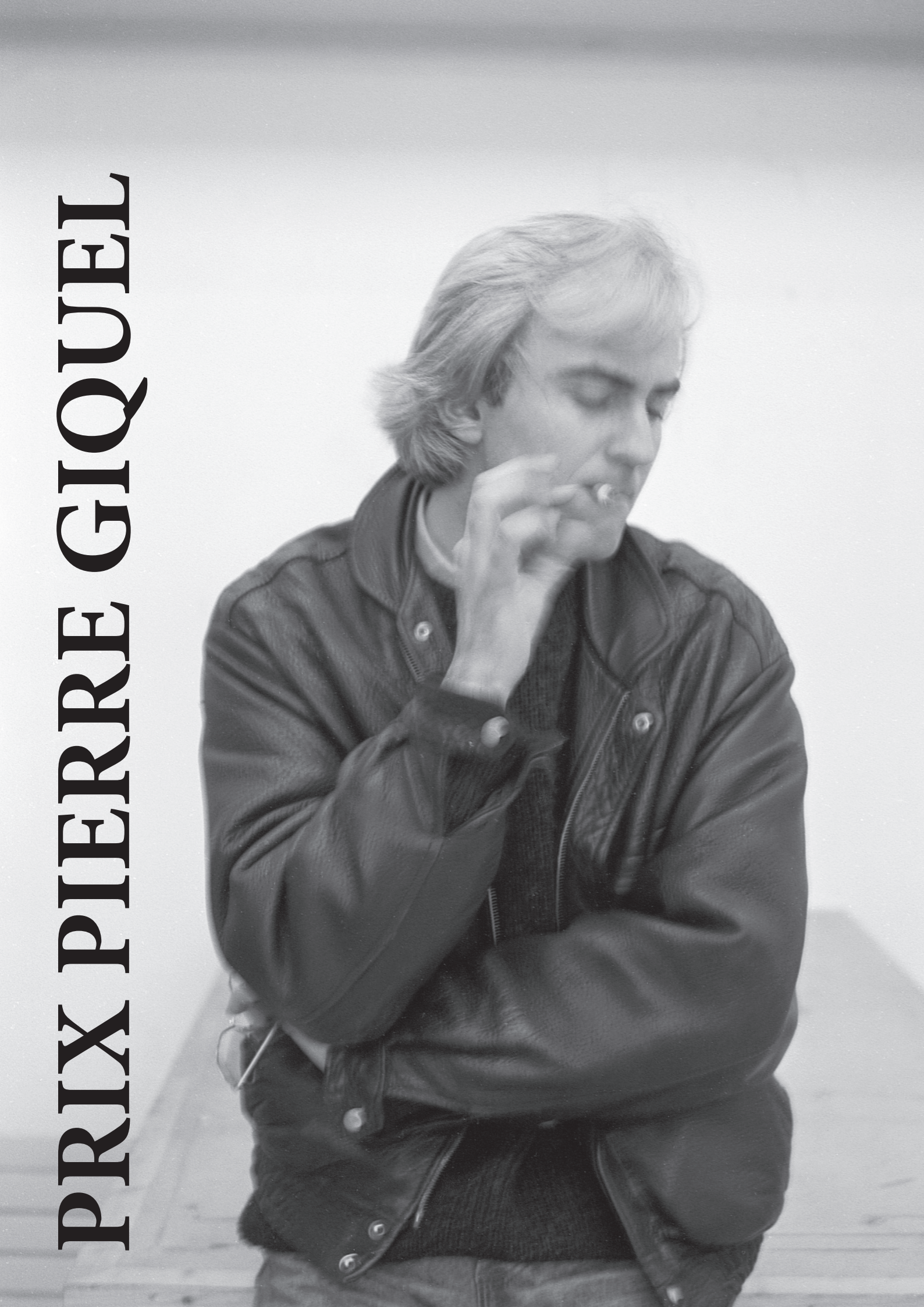
PRIX PIERRE GIQUEL



PRIX PIERRE GIQUEL

Présentation

Le prix Pierre Giquel récompense l'auteur d'un texte critique, poétique, écrit ou parlé sur l'art, en français dans le monde entier.

La première édition du prix Pierre Giquel sera présentée le 16 mars 2020 et décernera au lauréat nominé une bourse de 15 000 euros.

Historique

Incarnant la figure singulière du passeur et du complice, Pierre Giquel (1954-2018) écrivait des textes critiques et poétiques avec les artistes, à la façon du regard intempestif. En trouvant les mots ou les phrases qui accompagnèrent nombre d'œuvres d'artistes vivants en train de s'élaborer et de se construire, il en devint le témoin et le conteur privilégié, des tous premiers textes de catalogues aux monographies consacrées. Fruit de ce long et incessant compagnonnage dans les arts visuels et son commentaire, les écrits de Pierre Giquel n'ont eu de cesse de conjuguer mélange des genres, non autorité et liberté de ton. Une trajectoire continue comme une certaine idée de la critique d'art et de son écriture : une forme littéraire et autonome, à la croisée de la variété, de la chanson et de la poésie.

Enseignant à l'école des beaux-arts de Nantes, Pierre Giquel a contribué à de nombreux catalogues d'expositions et revues d'art. Signature marquante des colonnes de artpress ou du quotidien Ouest France depuis les années 1980, ses textes ont été édités dans diverses publications d'art contemporain et d'institutions tels le Capc de Bordeaux, le Mac/Val à Vitry-sur-Seine, le musée d'Art moderne de la Ville de Paris, le Frac des Pays de la Loire. Publié chez Flammarion et Hazan pour sa participation à des monographies d'artistes comme Fabrice Hyber, François Morellet ou Pierrick Sorin, ses écrits ont donné lieu sous la forme d'expositions ou de livres d'artiste, à de multiples productions par le biais de chansons, lectures, pièces sonores ou œuvres d'art en collaboration. Vaste recueil de ses textes paru en 2017 aux éditions jannink, *Les Géographies irrégulières* constituent une sélection qui compile le parcours de trente-cinq années de cette activité critique, poétique et littéraire.

Des pages et des extraits de l'ouvrage sont disponibles et mis en ligne sur le site www.beauxartsnantes.fr/prixpierregiquel.htm

Conditions

Les candidats doivent envoyer parutions, documents ou enregistrements, par voie postale, avant le 1er février 2020, à l'adresse suivante : Prix Pierre Giquel, 59 rue de l'Aqueduc 75010 Paris ou par mail prixpierregiquel@gmail.com
Tous types et formats de document sont acceptés, et peuvent concerner des parutions ou des productions récentes, passées ou en cours.

Informations : prixpierregiquel@gmail.com
Contact presse : 2e BUREAU
prixpierregiquel@2e-bureau.com
+33 (0) 1 42 33 93 18

Photographie Laurent Moriceau

Table des matières

Extraits des *Géographies irrégulières* — Pierre Giquel
éditions Jannink, Beaux-Arts Nantes, 2017

04. *Passagères*, Christine Crozat, cat. exp., Galerie Plessis, Nantes, 1996

06. *Les Farceries de Spoerri* — Daniel Spoerri, cat. exp. *Attention œuvre d'art*, Chinon, 2015

08. *L'Éclat d'un chant neuf et durable* — Gina Pane, cat. exp., Dijon, Presses du réel, 2011

Passagères

Christine Crozat
cat. exp., Galerie Plessis, Nantes, 1996

Le paysage est une fable
La vitesse y chiffre l'histoire

Berceuse saisissant l'animal tapi entre deux masses vertes

Dans le mouvement des arbres
Se déchirent les récits

Dans l'ombre
Les muscles agissent

Les gestes habituels se raréfient
Tandis que le regard
S'incarne sur la plage

Rien n' a existé
Peut-être
En dehors de l'île crânienne
Surgie dans l'urgence

Le paysage est mental
Mais il a besoin du coude
Posé sur le rebord d'une table

Une main fiévreuse
Orchestre les vides

Celle qui trace les lignes
Le long de la vitre
Observe le silence

La terre pourrait fondre
Elle triomphe des secondes
Le passage de l'air n'aura pas suffi
Pour disperser ce qui fut entrevu

Seul un trait violent
Enonce la blessure

Le monde s'agrippe au regard
Il se tord
Mais n'imbibe pas tout

Dans le domaine irrégulier où transpire la nuit
Les lois de la pesanteur ne se font pas oublier

Le moindre éclat griffant la feuille
Recompose ce monde qui voudrait fuir

Dans l'absence qui sépare les motifs
Des oiseaux sans repos
Dévisagent le ciel

Des avions s'immobilisent

Des trous innombrables
Palpitent
Comme des mots incomplets

Ce qui s'efface dans le blanc flambe dans un rêve amoureux

Les dessins migrateurs modèlent la terre
Comme des petits blocs de paraffine invoquent
Les danses incessantes d'une créature animée

Avant que l'on ne glisse tout à fait dans l'air
Des restes de peau froissée s'alignent
Sur une récolte de savons

Les savons sont aussi des migrateurs
Excentriques
Rejetés du courant

Le corps les a nourris

Quant se serrent les rivières
Ou que s'ouvre le livre
Le quai fébrilement s'agite
La vie sinueuse reprend ses droits

Courant excentriques

Migrateurs

Récolte corps

Quelle caresse m'entraîne
Vers les lignes sonores

Les Farceries de Spoerri

Daniel Spoerri
cat. exp. *Attention œuvre d'art*, Chinon, 2015

Mange des chocolats, petite,
Mange des chocolats !
Dis-toi que toute métaphysique est chocolats.
Dis-toi que toutes les religions n'en apprennent pas
Plus que la confiserie.
Mange, petite sale, mange !

Fernando Pessoa, *Bureau de Tabac*

Cela craque sous la dent, puis peu à peu s'estompe. Cela revient. Cela trempe, cela trompe également, nous nous demandons même si les matières sont bien réelles, si nous n'allons pas être délestés de la pesanteur, et si nous n'allons pas manger… une sculpture. Comme l'émotion sourit aux amants d'un soir, il fallait une couleur inattendue : un jet vermeil semble s'évaporer. Où en étions-nous ? Au dessert ? Eh ! Bien non ! Décidément l'amoureuse lueur est au commencement, vous tenez sous la langue le secret d'une liaison dangereuse, entre le salé et le sucré, attirés par des formes qui se révèlent suspectes ; vos doigts tremblent en vous guidant dans cette architecture, cela paraît sec quand de l'autre côté coule un liquide doré. Vous êtes perdus, car nous sommes en voyage pour de bon, dans du temps et des géographies mobiles, secoués par les aliments, rincés par les vins, caressés, bombardés, heurtés, courant entre des mottes, des plaines et des rigoles, puis apaisés, entourés d'affluents souriants, nous plongeons dans des vasques de mer blanche, dans des ravins noirs qui donnent le tournis, nous nous réveillons au bord d'une plume, une tête en effet vient soulever les caractères hybrides qui singularisent cette soirée où le savoir se convoite. L'orgie touche car elle avance déguisée.

Le banquet palindrome orchestré par Daniel Spoerri ce 22 mai 2015 dans l'antre Rabelais aux Caves painctes de Chinon, c'est l'histoire d'un tableau, d'un dépaysement. Loin des exotismes bourgeois, je me suis senti entraîné par des rêveries guerrières où s'organisait quelque chose d'illisible, d'incantatoire, de persistant. J'écris aujourd'hui sous la dictée du vent et des poudres qui forment des tourbillons malicieux et entêtants autour de ma mémoire. Je ne prie pas. J'ai mieux.

La quête des nourritures irrégulières

L'art de Spoerri naît dans un contexte de soulèvement. Une société s'accroche à des fanions dont les premiers déchirements sont visibles malgré les sparadraps posés sur leurs saignements. Devant les conflits sociaux, politiques, philosophiques, esthétiques… qui traversent ces années incertaines, le plaisir, le désir apparaissent comme des brûlots plantés au cœur des fondations immobiles. Le vieux monde comme on dit n'y survivra pas, les tentatives seront nombreuses pour éviter l'évasion ; éprouvés, les pouvoirs se vengeront plus tard, ils signeront de nouveaux arrêts de mort, ils ruseront pour éteindre les couleurs, affadir les goûts. A suivre toutes ces mains symboliques qui se tendent vers tel chef politique, nous oublions que nous courons des risques de nous voir enfermés, endormis, sans répercussion. Daniel Spoerri est l'un des rares à avoir survécu à des délices survoltés. Dans l'intestin de ces caves de Chinon, des corps renouaient avec l'affranchissement. Le repas est un champ d'action qui déplace les opérations de maintenance de nos vies.

C'est dit avec encore trop de sérieux. L'heure de mourir recule, l'infirmière a bu dans tous les verres, le religieux s'empêtre dans ses dogmes, le médecin courbe l'œil, le magistrat a perdu ses réflexes. Mais le nez, un seul nez, suffit pour corriger ces cuistres, surtout ne donnez jamais votre corps à la science mais aux aliments, à la boxe que préparent vos viscères, aux volcans, aux humides autorités du miel, aux controverses du chaud et du froid, aux nourritures irrégulières.

Malgré la rigueur et les débâcles

Les faux dévots renverront notre insatiable trouble-fête au diable, ils appartiennent à une cohorte qui formate et brille par son nombre, et ses attaques incessantes. Ah ! Si l'on pouvait brûler les gourmands ! Souper d'une biscotte, c'est se rapprocher du Saint Austère, droit, sur la chaise du docteur, il sait qu'il doit garder cet équilibre qui sied à ceux qui ne croient ni au miracle des papilles, ni à la griserie des narines.

Ce 22 mai, je songeais à des messieurs plus rigolos, à des femmes non conformes et venues pour recevoir les couleurs de la faune et la flore et les traduire dans leur langage sans poser sous des têtes chapeautées. Je songeais à Rabelais, pas trop fort, le risque est grand de se retrouver englouti par un trop grand respect, j'apercevais Daniel Spoerri, le sourcil haut et le sourire impatient. Du monde était là qui se comptait par quelques centaines, dessinant les mouvements d'une fête de village qui pouvait se métamorphoser en rendez-vous anarchistes, comme dans ces cidreries du Nord de l'Espagne orchestrant les révoltes anarchistes, irréfutables. A la veille des révolutions, on s'est aussi assis ainsi, sans compter. J'ose l'espérer, le repas tenait du cambriolage.

Et c'est sur l'air d'une chanson peu ordinaire que nous entamâmes ce repas à l'envers, exacte copie de l'endroit, comment nous déplacer donc, comment commençant par la fin nous était-il donné d'apprécier plus étrangement le début du dîner, égarés par des formes et des couleurs et des matières qui étaient autant de leurres quand la langue, le cerveau, l'intestin identifiaient des bricolages savants, déprogrammant nos habitudes et nous entraînant dans une longue chaîne de quiproquos, de lapsus, apportant son assortiment de chocs contre nos grammaires apprises, l'« entrée/plat/dessert » glissant violemment dans la fosse, remplacés qu'ils étaient par un humanisme de la secousse, et du sabotage organisé avec une élégance sans faille. Le joli menu basculant dans le feu d'une poêle inconsolée. J'exulte en pensant à la large part du scandale contenu dans ces feintes et ces fautes.

« Je ne vois plus la poule rôtie »

Au milieu du brouhaha qui gagnait les tables, et conquis par le savoir-faire du chef qui avait dû pendant des heures et des heures ciseler ces impostures savantes, l'esprit, s'il était à l'accolade, se mesurait également à un détournement systématique des genres. Ce gigot concentrant son taux de masculinité se trouvait tout à coup surpris dans une chair de poule. Et s'il était légitime de voir Rabelais tremper ses doigts dans les plats, l'ouvrage avait pris les allures d'une expédition. Que résuma en une phrase sibylline captée par une télévision régionale une dame au caquet intempestif : « Je ne vois plus la poule rôtie !».

Je tiens dans mes mains le menu du 22 mai, et je me rends compte que l'exercice a des vertus mais m'éloigne de l'essentiel. Mes souvenirs restent patauds si je m'en tiens à la lettre. Ce qui frémit, justement, c'est l'anachronisme, une odeur, une couleur, une forme qui inventent. Qui décélèrent ou excitent l'appétit, créent des brèches, se prolongent dans des cahots qui chantent. Plutôt qu'un gourmet, je suis un croisé.

Comment devant les faits, et les absorptions, ne pas douter de la présence du galliforme aperçu tout à l'heure sur le plat ? La lumière du feu ne raccourcit pas tout, le faux a ses manières étincelantes, irrespectueuses, rares. Résolu à crépiter sous la langue, attisé par des dessins qui ne se répètent jamais.

L'Éclat d'un chant neuf et durable

Gina Pane
cat. exp., Dijon, Presses du réel, 2011

« Où coule le flux de l'amitié, en profondeur, retarde la ruine d'un monde posté sous le signe de la dissolution. » En paraphrasant Saint Augustin à propos de Gina Pane je sais que j'emboîte le pas à toutes sortes de spéculations où jouissance et souffrance ne s'opposent plus, où la blessure n'a d'égal que le frôlement qui l'accompagne, où le savoir s'appuie avec sévérité mais aussi légèreté sur le désir, sur nos désirs. Respirer fut sans doute une manière de dire comment il était encore possible d'embellir le monde. Contre les dépeceurs d'hier et d'aujourd'hui dont on mesure le goût pour le compromis et…la brutalité. L'amitié, l'amour excluent le savoir-faire des bouchers. L'œuvre, immense, a gardé intact son pouvoir de sidération, comme elle a su se préserver des explications hâtives. Diamétralement séparée de ses consoeurs de l'époque comme de celles qui ont suivi, l'œuvre donc se tient en retrait, éblouissante et modeste, livrant au compte-goutte ses secrets tout en restant attentive à la multiplicité des approches, s'offrant seulement au terme d'un effort de la part de celui qui la visite, silencieuse et bruissante, faisceau émouvant de sensations et de lucide énergie théorique. Et si les gestes furent souvent d'une grande simplicité, les significations restèrent ouvertes, et, malgré le temps, le ton reste juste, décidé, généreux. Il y a toujours beaucoup à dire, à voir, à écrire sur les mouvements de cette œuvre qui dans la nuit sait tracer sans cri une lumineuse entaille.

Son nom de Gina…

Si j'emprunte ce titre à l'auteure du Ravissement de Lol V. Stein, c'est pour évoquer ce prénom et ce nom qui résonnent de façon si lancinante depuis plus d'un demi-siècle . A l'instar d'un personnage, non de roman ou de cinéma, mais d'une scène fondamentale.Vivre au bord c'est aussi se pencher sur la détresse, et revenir d'une disparition qu'il s'agit de convoquer discrètement, nous disions secrètement. La lucidité est fertile pour l'existence et le nom échappe au commentaire définitif. S'il appartient à l'histoire, ce nom occupe une place particulière, indocile, hérissée de refus, d'incompréhension, de doutes. Une œuvre se mesure au caractère irréductiblement non consensuel qui l'entoure. Aujourd'hui encore des voix s'élèvent comme se levaient avec fracas des spectateurs lointains, des témoins pressés, des responsables et des anonymes. On tremble encore à l'idée d'aborder les territoires du désir.

A l'heure où la performance, l'action envahissent les lieux de l'art, où le corps est sollicité à vivre tous les écarts, pourquoi un seul geste de Gina Pane suffit-il pour mettre à distance cette débauche gesticulante ? Au-delà du caractère exemplaire qu'ont pu revêtir les actions dans les années soixante-dix, ce que ces actions nous révèlent reste immense, elles engendrent régulièrement de nouvelles interprétations, des approches inédites, des regards improbables. L'époque exhibe des haines, impose des rétrécissements, l'œuvre s'y oppose, avec un souffle prompt à briser les vieilles rhétoriques. Dans l'articulation énigmatique entre les actions, les œuvres au mur, les sculptures, les mots, se joue une partition puissante : où sauver une tête, un être, c'est s'échapper sous le manteau des Saints.

Les projets du silence

A plusieurs reprises Gina Pane a élaboré un projet du silence. Le silence sous la forme du projet met également en place ce chant que je me permets d'entendre. En tout cas, ce projet, je l'imagine se construire entre deux frondaisons, deux atteintes portées au corps. Le silence, vecteur nécessaire de la communication, planté et élargissant l'entaille. Un silence assourdissant peut-être.

Si « la langue est le premier monde », comme l'ont décrit les psychanalystes, le silence en est la face retournée (la farce veut qu'on prenne le silence pour un état alors qu'il relève d'une action, et d'une position morale absolue). Le projet du silence, où rien n'est laissée au hasard, où chaque minute est comptée, chaque densité attendue, trouve son accomplissement dans l'écoute prolongée qui échappe toujours. Entre les mots griffonnés sur la feuille et les dessins hâtivement surgis résiste une sensation qui confine au vertige : l'autre monde que serait le silence ne craint pas de mourir. Les apparences peuvent briser le cours de la vie, le projet du silence est un adversaire plus redoutable. Il y a une urgence pour le silence, une urgence poétique et sensuelle.

Être pour devenir l'autre

C'est par des gestes parfois les plus ténus, les moins spectaculaires, les plus désintéressés que se construit la geste politique. An sens où Pasolini a su donner au mot politique ses lettres exigeantes, violentes et douces tout autant. En évoquant ce quelque chose d'autre qui peut être l'enjeu d'une œuvre, il a fait de la confrontation la source inépuisable d'un dialogue.

Bouleversante contradiction d'un je qui s'authentifie dans l'ultime amour et l'expérience mystique. Pourquoi les actions entreprises dès la fin des années 60 nous parviennent-elles aujourd'hui avec autant d'éclat ? Et de tension. Gina Pane fait de sa chair un vecteur d'intensités et de ruptures mais aussi un lieu où se maltraitent avant tout, et avec d'autant plus de violence qu'elle refuse tout pathos, les idées communes sur le corps, celui des femmes, mais aussi celui des saints, sur la douleur, sur l'expérience des limites.

Dans un livre de Maurice Blanchot, *La Folie du jour*, paru en 1973, je lis : « j'ai pourtant rencontré des êtres qui n'ont jamais dit à la vie, tais-toi, et jamais à la mort, va-t'en. Presque toujours des femmes, de belles créatures. Les hommes, la terreur les assiège, la nuit les perce, ils voient leurs projets anéantis, leur travail réduit en poussière, ils sont stupéfaits, eux si importants qui voulaient faire le monde, tout s'écoule ». 1973, c'est aussi l'année de l'Action sentimentale.

Une suspension ultime

On a décrit les actions de Gina Pane comme des arrêts contre la vie courante. Des arrêts blancs, dans lesquels les gestes se font plus lents, entre deux silences. Etre au plus près de la naissance du monde, connaître l'ardeur d'une écriture nouvelle, évoquer le réel comme une mémoire à reconstituer. Si elle n'est pas la seule à faire de son corps un lieu incessant de questionnements, elle reste rare à donner à ses gestes une telle écriture dans l'espace de l'exposition. Une écriture qui n'a de cesse de grandir, indomptée, impliquant l'attention de l'autre, une écriture qui se déploie sans jamais démontrer, douée de sens. Et même quand nous serions dans les limites du supportable, cette écriture tissée de paix et non d'invectives instaure avec le spectateur une proximité exclusive. Le sacrifice, ici, est une fièvre où serrer une main serait un des mobiles apparents.

Chaque geste semble s'offrir comme le premier et le dernier. Dépositaire chaque fois d'un don symbolique, il vient heurter notre relation au monde, au corps, au texte également. Gina Pane n'est pas un fantôme, elle serre entre les dents sa colère, ce qui est une manière de mesurer sa capacité d'enchantement. Il y a bien sûr du paradoxe à capter ainsi des rêves dont l'objet échappe en s'imprégnant durablement en nous.

« Libre » tel fut le mot (d'ordre ?) Dans ces années qui firent du lecteur un être inhabituel, du spectateur quelqu'un qui inventait en direct la pensée. Les pages aujourd'hui demeurent ouvertes. Avec cette impression d'aborder l'inconnu d'une écriture dont on a tenté de proposer des clés en sachant qu'il en existe encore qu'on n'a pas su trouver.

Quelle abstraction ?

Quelle abstraction coulait ainsi modifiant les années, métaphore du passage, traversée tendue, violente et lente, fureur mélodique ? Les œuvres qui viennent après les gestes s'organisent autour de cette nature où,à la matière, répondent d'autres formes, de nouvelles potentialités. « Machine » éloquente qui exalte le désir d'un corps non fini, une manière neuve de disposer de dieu et du monde. Sommes-nous si éloignés de la forme humaine ? Tout porte à croire avec Antonin Artaud que de la boue céleste tache l'enveloppe dans laquelle nous peinons à nous extraire.

Aucune pièce de Gina Pane ne se prête à l'emphase. Les correspondances entre les œuvres mais aussi entre les éléments qui composent une œuvre installent une énigme qu'un titre, des notes, griffonnées semble-t-il dans l'urgence, parcourent avec la précision de la lame. Chaque mot employé exclue les autres. Il ne se prête pas à la confidence. Il se réfère au caractère unique et vertigineux de l'expérience.

La peinture qui ébranla les hommes

Incantatoire, la peinture renvoie à un acte de foi oublié. Nos gestes s'accordent à hâter cet instant de vérité. Seul le réel peut prendre les contours d'une force surnaturelle, d'une force d'essence spirituelle. La peinture dans ce qu'elle a de plus violent dégage des fables qui la distinguent des définitions trop réductrices. Novatrice, Gina Pane n'a de cesse de questionner cette variation qui existe entre l'engrenage d'un monde dans ses illusions, et la croyance en une âme agrippée à un corps qui même absent se trouve hanté par la matière. La peinture a posé les termes de ce dualisme.

La peau est fragile mais peut résister à beaucoup d'épreuves. Hélène Cixous parle d' « un déchirement d'une fraîcheur miraculeuse. Une phrase sans fin sans bords comme Dieu ». La peinture qui ébranla les hommes s'incarne dans un sourire, ce sourire né d'un geste désinvolte de Giotto.

« Ce n'est pas un jeu, c'est un acte ». La voix est grave, calme, jamais triomphante. On perçoit la trace d'un corps. Une pensée d'exception gravite autour.

La nuit singulière masque les pas du marcheur. Tout aussi curieusement Gina Pane a su poser les termes d'une version plus étendue de l'existence. Elle a su heurter notre inattention, insistant là où le temps dilapide, donnant une qualité nouvelle à l'attente. Réinventant un langage entre deux abîmes.